

DE LA FORMATION
DU
TEMPS PRÉSENT
DANS LE
SYSTÈME INDO-EUROPÉEN

Susceptibles de trois *modes* différents, INDICATIF, CONJONCTIF, OPTATIF (1), les *temps* sont au nombre de quatre : PRÉSENT, FUTUR, PARFAIT, AORISTE. Ce dernier, à la vérité, peut être, soit simple, soit composé, comme le futur. L'IMPARFAIT peut, à la rigueur, être lui aussi compté comme un temps, bien qu'il ne soit qu'un hybride du présent et de l'aoriste.

L'analyse des *suffixes personnels* n'est point sans doute définitivement arrêtée, mais elle possède au moins de fermes assises, des points de départ bien précis. J'en dirai tout autant de l'étude des éléments constitutifs du *mode*.

À l'égard de la formation *temporale*, il me semble que celle du PRÉSENT ne se trouve nulle part exposée d'une façon vraiment satisfaisante. Il y a là un sujet capital et que je regrette de ne point voir attaqué par une plume plus compétente que la mienne.

Pour rendre les choses aussi simples que possible, je ne sortirai point du mode indicatif. On sait qu'il n'affecte aucun élément spécial : au thème s'adjoint immédiatement le suffixe personnel.

(1) Laissant à l'écart l'IMPÉRATIF.



Les grammairiens de l'Inde ont établi dans l'analyse du présent une division décuple que reproduisent et les grammairiens et les lexiques modernes.

Je placerais, pour mémoire, cette division sous les yeux du lecteur :

- i. Gunaion et adjonction d'un *a* : *su*, engendrer, *sav-a-ti*, il engendre ;
- ii. Immédiate suffixation du suffixe personnel : *as*, être, *as-ti*, il est ;
- iii. Redoublement : *da-dâ-mi*, je donne ;
- iv. Élément *ya* précédant le suffixe : *nytya-ti*, il danse ;
- v. Élément *nu* précédant le suffixe : *str*, étendre, *str-nu-mas*, nous étendons ;
- vi. Amène un *a* avant le suffixe : *tuda-ti*, il frappe ;
- vii. Admet une nasale devant la consonne terminale : soi-disant racine « *yuj*, » joindre, *yujmas*, nous joignons ; — en certaines circonstances déterminées l'annexion est non point de *n* (ou *n'*, *ñ*, *ṇ*), mais bien de *na*, ex. : *yunakti*, il joint ;
- viii. Fait précéder le suffixe de *u* ; soi-disant racine « *tan*, » étendre, *tan-u-mas*, nous étendons ;
- ix. Admet, selon les cas, *nâ* ou *nî* ; si, lier, *si-nâ-ti*, il lie, *si-nî-mas*, nous lions ;
- x. Admet un élément *aya*, et en général la gunaion ; soi-disant racine « *drç*, » voir, *darç-aya-ti*, il fait voir.

Il est certain que cette classification est prise au sérieux par un grand nombre d'indianistes. Elle n'est pourtant, comme toute tentative de ce genre, dépourvue de principes comparatifs, qu'un essai absolument empirique.

Rien ne sera plus facile que de constater les étranges aberrations dans lesquelles, sur la théorie des racines, ce groupement téméraire a conduit les Hindous.

Pour cela nous n'avons qu'à considérer les faits en eux-

mêmes et à demander directement aux vocables du temps présent leur mode de formation.

Le temps présent peut être formé de trois façons différentes :

1° Suffixation de l'élément personnel au verbe simple guné à certaines personnes, à d'autres personnes non guné ; soit I, aller, soient les suffixes personnels T₁, il, MAS₁, nous, voici AIM₁, je vais, mais IMAS₁, nous allons. — La question de savoir à quelles personnes la voyelle radicale doit être gunée, à quelles personnes elle ne le doit pas être, sort du sujet qui nous occupe. On peut voir sur cette question Bopp dans sa Grammaire comparée ; Benfey *Kurze sk. Gramm.*, p. 124.

2° Au verbe simple redoublé (et guné également à certaines personnes), se trouve suffixé l'élément personnel ; soit BHR₁, porter, nous avons B(H)IBHART₁, il porte (1).

3° Suffixation de l'élément personnel à un thème nominal :

α ; thèmes en KA, — verbe simple MU, délier ; thème MUKA, état de dégagement ; forme conjuguée MUKATI, il fait l'action de « muka, » il délie. Le sk. intercale une nasale et dit *mu(n')-ca-ti*. Le grec possède le thème dans *μῦξας*, jet, rebut, mucosité. — Verbe simple WI, thème WIKa ; forme conjuguée WIKATI, il entre. — Verbe simple SI, répandre, arroser ; thème SIKa ; forme conjuguée SIKATI, il arrose. Le sansk. intercale encore une nasale et dit *si(n')-ca-ti*. — Verbe simple KA, tendre vers, d'où secondairement briller et parler ; thème KAKA, état d'extension, etc. ;

(1) Ce procédé s'applique, comme on le voit, à la notion pure et simple dénuée de toute espèce de qualification, mais parfois il est également introduit pour préciser une qualification. Par exemple, celle d'intensivité : *yāyatmi* à côté de *yaté* et *yatāmi*, je tends vers, je m'efforce. Celle de désir (avec adjonction d'un élément s naturel ou cérébro-dental, et même sans cette adjonction) : *çiçapsāmi* d'après *çapāmi*, je jure.

forme conjuguée KAKati : 1° il étend ; 2° il brille et brûle ; 3° il fait du bruit, c'est-à-dire sonne ou parle. Le sansk. possède *ka-ća-ti*, il brille, *ka-ća-ti*, il crie, *pa-ća-ti*, il cuit, *pa-ća-ti*, il développe et explique ; il nous présente le thème dans *pa-ća-s*, état de cuire, cuisson, et dans le féminin *kaćā*, éclat, beauté. Le grec dans $\pi\acute{\epsilon}\pi\omega\nu$ = $\pi\acute{\epsilon}\pi\omega(\nu)\tau\text{-}\varsigma$, cuisant, mûr, nous offre le thème à l'état actif, au nominat. sing. masc.

6 ; thèmes en GA. — Verbe simple BHU, courber, fléchir, d'où fuir ; thème BHUGA ; forme conjuguée BHUGati, il fléchit. Le sansk. nous offre le thème dans *bhu-ja-s*, courbe, courbure, et possède *bhu-ja-ti*, il fléchit. Le thème existe au féminin dans le grec $\varphi\upsilon\gamma\acute{\eta}$: dans $\varphi\acute{\epsilon}\upsilon\gamma\omega$, pour $\varphi\acute{\epsilon}\upsilon\gamma\omega\mu$, il y a guna ordinaire de υ en $\acute{\epsilon}\upsilon$. — Verbe simple BHP, fléchir, rompre ; thème BHPGA devenant BHAGA (1), état de rupture ; forme conjuguée BHAGati, il fait l'action de « bhaga, » il rompt. Le sansk. possède *bha-ga-m*, part, portion, et *bha-ja-ti*, il divise.

7 ; thèmes en GHA. — Verbe simple DHA, briller ; thème DHAGHA ; forme conjuguée DHAGhati, il brille. En sanskrit voici *da-ha-ti*, il brûle (pour *dhaghati*, voir *Revue de Linguistique*, 1, p. 303.) Le gotique possède le thème dans *dags*, jour, pour *da-ga-s* (Ibidem). — TP (d'où *tar* et *tra*), se mouvoir rapidement ; thème TRAGHA ; forme conjuguée TRAGhati, il court. Le grec a le thème dans $\tau\rho\acute{\epsilon}\chi\tau\text{-}\varsigma$, course, la forme conjuguée dans $\tau\rho\acute{\epsilon}\chi\epsilon\iota$, pour $^*\tau\rho\acute{\epsilon}\chi\epsilon\sigma\iota$, pour $^*\tau\rho\acute{\epsilon}\chi\epsilon\tau\iota$, il court (2). Le sansk. possède *trhṣati* (3).

(1) Ce passage de *r* à *a* devant *k*, *g*, *gh* a déjà attiré notre attention, 1, p. 104.

(2) On sait que la désinence $\tau\iota$ devient en principe $\sigma\iota$; ex. $\varphi\acute{\upsilon}\sigma\iota\varsigma$, $\varphi\acute{\alpha}\sigma\iota\varsigma$, $\pi\acute{\epsilon}\sigma\iota\varsigma$, cf. sk. *bhūtis*, *patīs*.

(3) A l'égard de *kṣ* sanskrits représentant des *gh* organiques, voir *Rev. de Ling.* 1, p. 185, note 4.

δ; thèmes en TA. — Verbe simple PA; thème PATA, état d'une chose tombée, chose tombée; forme conjuguée PATati, il fait l'action de « pata, » il tombe. Le sansk. possède le thème sous la forme active *pa-ti-s*, chute, action de « pa » (1), et dans les seconds dérivés également actifs *pa-la-t* (2), oiseau, *pa-ta-tra-m* (3), aile : puis il possède la forme *pa-ta-ti*, il va d'un mouvement rapide, il tombe, il vole. On sait que le grec recourt ici à la voix moyenne, πέτομαι, je vole; l'actif *πέτης se montre dans ὠκυπέτης, rapide, εὔπετης, facile, agréable; προπέτης, tombant en avant, διππέτης, tombant du ciel (4). Le *pe-t* du latin *præpe(t)s* est simplement la forme active la plus simple du thème « pata. » (*Rev. de Ling.* 1, 174). — Verbe simple WR, tourner; thème non guné WRTA, guné WARTA, chose tournée, état d'être tourné; formes conjuguées WARTati, il opère l'état d'être tourné, il tourne, WARTata(t)i, il opère cet état en ce qui le concerne lui-même, c'est-à-dire il se tourne.

On connaît le sk. *vrtas*, *vrtâ*, *vrtam* mfn., tourné, l'actif *vr-ti-s*, action de tourner, d'où choix; puis la forme conjuguée (à l'intransitif et avec guna) *var-tê*, il est tourné (vers telle chose, vers telle occupation). Inutile d'insister sur le latin *ver-ti-t*, il tourne, et *vertitur*, il est tourné.

ε; thèmes en DA. — Verbe simple STU, frapper (5); thème

(1) (2) (3) Sur la valeur essentiellement active de ces différents suffixes *tî*, *t*, *tra-m*, et sur la cause rationnelle et voulue de leur activité, consulter dans la *Revue de Ling. et de Philol. comparée*, mon étude sur « Les Éléments de la Dérivation »; 1, p. 169 ss.

(4) Voir sur ces différentes formes Curtius, *Grundzüge der griech. Etym.*, p. 191. On remarquera que M. Curtius suit l'analyse des grammairiens indiens que combat la présente étude.

(5) Le sansk., le grec, le latin n'indiquent plus qu'une forme *tu*; mais les idiomes germaniques restituent la forme saine, got. *stautan*, frapper, haut-alle. moderne *stoszen*, heurter. Ainsi *tundo*, Τυδέωζ, sk. *tudâmi*, sont pour *stundo*, etc. De même le sk. *tu-*

STUDA ; forme conjuguée STU**D**ati, il frappe. Sansk. *tu-da-ti*, il frappe ; latin *tude(t)s*, marteau, au propre le frappant : c'est le thème actif ; comparez avec *præpe(t)s* ci-dessus. — Verbe simple MA, couler, verser ; thème MA**D**a ; forme conjuguée MA**D**ati, il est ivre. Voici le thème dans le sansk. *ma-da-s*, ivresse et joie, la forme conjuguée dans *ma-da-ti*, il est ivre. Le thème en question se trouve en grec secondairement dérivé dans $\mu\alpha-\delta\alpha-\rho\acute{o}-\varsigma$, coulant, se fondant. — Verbe simple RA, râcler ; thème RA**D**a ; forme conjuguée RA**D**ati, il racle, il gratte. Sansk. *ra-da-s*, action de détruire, soit en grattant, soit en rongant, soit en fendant ; *radana-m*, dent, *radin*, éléphant, remarquable par ses défenses (1) ; forme conjuguée *ra-da-ti*, il fend. En latin *ra-di-t*, puis *rastrum*, hoyau, pour *rad(i)trum* (2), *rostrum*, bec, pour *rod(i)trum*, etc. Fick, *op. cit.*, p. 152.

ζ ; thèmes en DHA. — Verbe simple BHU, être, exister ; thème non guné BHU**D**HA, guné BHAU**D**HA, état d'être, d'avoir un fondement, une assise ; forme conjuguée (gunée) BHAU**D**HA**t**i, il a une assise, il sait, il connaît. En sansk. voici le thème *bu-dha-s*, assuré sur une assise, sage et savant, *bô-dha-s*, possession d'une assise, intelligence ; puis la forme conjuguée *bô-dha-ti*, il fait l'action de posséder

pâmi, *tôpâmi*, je frappe, le gr. $\tau\acute{o}\pi\omega$, sont pour *stupâmi*, etc., comme le prouvent les formes haut-allemandes. Au surplus, il existe un sansk. *pra-stumpati*, il pousse en avant. Voir Curtius, *Grundzüge der griech. Etym.*, pp. 204, 205 ; Fick, *Wörterbuch der indogerm. Grundsprache*, p. 192.

(1) *Ra-din* = *ra-dan*, pour *radant*, dont la forme simple est notre thème à l'actif, à savoir *ra-da-t*.

(2) Fait habituel de dissimilation : *claustrum* est pour *claud-trum* cf. *claudio* ; *castrum* est pour **cadtrum*, pour **scadtrum*. Benfey, *Orient und Occid.* II, 569 ; Schleicher, *Compendium*, p. 267.

l'intelligence, la science, il sait (1). En grec nous avons le thème sous sa forme active $\pi\epsilon\upsilon\theta\eta\gamma$, cherchant, cherchant à comprendre, pour $\pi\epsilon\upsilon\theta\epsilon\nu\tau\varsigma$, forme forte de $\pi\epsilon\upsilon-\theta\epsilon-\tau-\varsigma$, (nomin. sing.); $\pi\acute{o}\sigma\tau\iota\varsigma$, action de rechercher une assise, une certitude, une connaissance, est pour $\pi\acute{o}-\theta(\epsilon)-\tau\iota-\varsigma$. La forme conjuguée est au moyen $\pi\epsilon\acute{\upsilon}-\theta\sigma-\mu\alpha\iota$, je cherche une assise, je cherche à savoir, je demande (2). — Verbe simple BHI, serrer, lier; thème non guné BHI $\delta\eta\alpha$, guné BHA $\delta\eta\alpha$; forme conjuguée BHA $\delta\eta\alpha\tau\iota$, il lie, il attache, à l'intransitif BA $\delta\eta\alpha\tau\alpha(t)i$, il se lie, il s'attache, il a confiance, il croit. On voit déjà le grec $\pi\epsilon\acute{\iota}-\theta\omega-(\mu)$, je lie, j'attache, je persuade, $\pi\epsilon\acute{\iota}-\theta\sigma-\mu\alpha\iota$, je me lie, je m'attache, je suis (3). Le latin a le thème dans *fī-du-s*, *a*, *um*, pour *feidus* (4), la forme conjuguée dans *fido*, *fidis*, *fidit*.

η ; thèmes en PA. — Verbe simple S η , d'où SAR, aller en rampant; thème non guné S η PA, guné SARPA; forme conjuguée SARPA $\tau\iota$, il rampe. Voici en sansk. le thème sous sa forme active *sar-pa-t*, serpent, proprement le rampant, au nominat. sing. *sarpan* pour *sarpants*; forme conjuguée *sar-pa-ti*, il rampe, il s'avance doucement. En grec, avec l'esprit rude pour *s* selon le principe, voici la forme active de notre thème, au nom. sing. $\xi\rho\pi\eta\varsigma$ pour $\acute{\epsilon}\rho-\pi\epsilon-(\tau)-\varsigma$; forme conjuguée $\xi\rho-\pi\omega-(\mu)$, je m'avance sournoisement. Inutile

(1) Ici *b* représente régulièrement, et d'après un principe constant, un BH aryacque. (*Revue de Ling.* 1, p. 300.)

(2) Le π que nous avons dans ces différents vocables est le représentant voulu d'un BH organique. (*Rev. de Ling.* 1, p. 300.)

(3) Ici encore, absolument comme dans le précédent exemple, π est voulu pour BH.

(4) On sait qu'à une certaine époque le latin réduisit ainsi ses diphthongues: *dīvus*=*deivus*, ar. *DAIWAS*, sk. *dēvas*; *ūnus*=*œnus*, ar. *AINAS*, got. *ains*. Cette condensation ne remonte point, du reste, à une bien haute antiquité.

d'appuyer sur le latin *serpo*, *serpen(t)s*. — Verbe simple RI, répandre, être et rendre gras; thème non guné RI_{PA}, guné RA_{IP}A; forme conjuguée RI_{PA}ti, il oint. Sansk. *li-pa-s*, action d'oindre, *li-pi-s* et *lê-pa-s*, même sens, *li-(m)-pa-ti*, il enduit d'un corps gras, il oint. Grec λι-πα et λι-πο-ς, graisse, corps gras, λι-πα-ρός-ς, gras, luisant de graisse. — Verbe simple STU, frapper, déjà en cause ci-dessus à propos des dérivés par « da »; thème STU_{PA}, et guné STA_{UP}A; forme conjuguée, soit STU_{PA}ti, soit STA_{UP}Ati. Sansk. *tu-pa-ti* et *tô-pa-ti*, il frappe, il tue. Grec, τυ-πή, et τύ-πο-ς, coup; à τυ-πω-(μ) s'est substitué τύ-πω, je frappe: le τ est ici purement intercalaire, et je ne pense point qu'il le faille tenir au lieu et place d'un γ. Si pourtant cela était, τύ-πω ne correspondrait naturellement plus au sansk. *tupāmi*. J'entends seulement, bien entendu, pour la manière de formation du temps: la base première serait toujours commune. Au surplus, à l'égard de ce τ, voir Curtius, *op. citat.*, p. 604; l'on trouve chez cet auteur l'indication de plusieurs sources de renseignements.

0; thème en BA. — Verbe simple RA; thème RA_{BA}; forme conjuguée RA_{BA}ti, il glisse, il tombe. Sansk. *la-(m)-ba-ti*, il fait l'action de « raba, » il tombe; *la-(m)-ba-tê*, il se couche, il baisse (le soleil, par ex.) Ce n'est pas la première fois que nous trouvons une nasale intercalaire: c'est ce qui se produit surtout dans l'ordre labial, c'est-à-dire devant les *p*, *b*, *bh*. En latin voici *la-bo-r* pour *la-bo-se*, je tombe.

ι; thèmes en BHA. — Verbe simple GR_B, entourer, d'où GAR et GRA; thèmes GR_BBHA, GAR_BBHA, GRAB_BHA; forme conjuguée intransitive GRAB_BHA_{ta}(*t*)i, il enclôt en soi, il prend, il embrasse. En sansk. le thème apparaît sous les différentes formes *gra-(b)ha-s*, prise, *gar-bha-s*, germe et utérus, *gr-(b)ha-s*, enceinte, habitation, maison; forme con-

juguée *gra-(b)ha-tê*, il prend, il embrasse, il conçoit. En grec nous avons βρέ-ε-ς (1), utérus et enfant.

z; thèmes en MA. — Avant tout, évitons ici un écueil qui peut en plus d'une circonstance se présenter : à savoir l'admission en tant que partie d'un élément dérivatif *ma*, du *m* terminant certains verbes simples. Ainsi le sk. *namati*, il courbe, ne se doit point analyser *na-ma-ti*, mais bien *nam-a-ti*. C'est qu'en effet *am* représente ici *av* ou *au*, guna de *u*, et que le verbe simple est NU (2).

(1) Avec β pour G, ce qui n'est pas sans analogues : βρύς, difficile, grave, βάλλω, je jette, βάσις, marche, βίς, force, βίος, vic, βρόγ, cri, βρωτήρ, mangeur, βούς, bœuf, se trouvent en ce cas. Curtius, *op. citat.*, p. 415 ss.

(2) Pour KNU frères de KNI. A ces deux types, nous ramènerons νεύω, je fais signe de la tête, νεύμα, geste, νεύσις, inclinaison, inclination, κλίνω, je penche, *nuo*, *nutus*, *co-niveo*, *clivus*, *inclinare*, le gotique *hleinan*, reposer étant incliné, *hnaiveins*, abaissement, *hnaivjan*, humilier, *hnaivs*, humble, vil, *hneivan*, se courber, se pencher, en tudesque *hnîgan*. La chute de l'articulation initiale n'a rien qui doive surprendre. Devant les liquides et les nasales il arrive fréquemment que ce phénomène se produise : ῥεῦμα, fleuve, *Rumo*, nom du Tibre, remontent à SRU, couler, comme en témoignent le sanskrit et les langues windiques; *nivis*, *ninguit*, νέζει, il neige, se rattachent à SNI, ainsi que le montrent les idiomes éraniens, windiques, germaniques; *nomen*, *nominare*, sk. *náman*, nom, got. et h. all. *namô*, indiquent GNA, connaître, cf. *co-gnomen*, *i-gnobilis*. Du reste, à l'égard même des vocables qui nous occupent, nous voyons l'allemand moderne ne plus posséder dans ses *Lehne*, pente, *lehnen*, incliner, *neigen*, pencher, *Neigung*, penchant, inclinaison, *niedrig*, humble, vil, l'articulation initiale *h*, représentant le κ organique. — Comme on l'a vu, le grec et le latin tantôt maintiennent, tantôt abandonnent ce *k*. — A l'égard des rapports de N et L, je ne puis entrer ainsi, d'une façon incidente, dans les détails que réclamerait cette importante permutation. Je me contente de renvoyer au recueil *Orient und Occid.*, I, 282 note, 285, 287; à la *Zeitschrift* de M. Kuhn, X, 291, et passim; à la *Grammatik der roman. Sprach.* (Diez) I, 190, 202; au volume de M. de Caix de

λ ; thèmes en NA. — Verbe simple KA, briller, d'où parler ; thème KANA ; forme conjuguée KANati, il crie, il parle. En sansk. nous trouvons *ka-na-ti*, il résonne, il crie, *ka-na-ti*, il brille, il se réjouit, *ca-na-ti*, il émet un son. On connaît le latin *ca-ni-t*, le got. *ha-na*, je chante, le nom du coq *hana* en got., *hano* en haut-allemand ancien. (Comparez *gallus* parent de *garrio*). — Verbe simple SA, lancer (1) ; thème SANA ; forme conjuguée SANati, il donne, il offre, il laisse. Sansk. *sa-na-ti* ; lat. *si-ni-t*. (Fick, *op. citat.* p. 173). — Verbe simple PRI, aimer ; thème PRINA ; forme conjuguée PRINamasi, nous aimons. Sansk. *prî-ṇî-mas*, nous aimons (mais *prî-nâ-mi*, j'aime) ; thème *prî-na-s*, joyeux (2).

μ ; thèmes en NU. — Verbe simple STR, étendre ; thème STRNU, action d'étendre, forme conjuguée STRnumi, STARnumi, et STRnaumi, STARnaumi la voyelle thématique étant gunée. Le sansk. dit *stṛ-nô-mi*. Le grec dans *στῆ-νυ-μῃ* ne gune pas comme le sanskrit la voyelle thématique, mais du moins il la fait longue. — Verbe simple TA, étendre ; thème TANU ; forme conjuguée TANumi, ou, avec guna de la voyelle thématique TANAumi. Le sansk. dit *ta-nô-mi*, j'étends, le grec *τά-νυ-μαι* au moyen.

Il est certain qu'en un grand nombre de cas l'élément *nu* est irréductible ; mais il est probable qu'en un grand nombre d'autres cas il représente la condensation *nwa* pour *nawa*. Dans la *Revue de Linguistique et de Philologie compa-*

S. Aymour sur *La langue latine*, I, 82 ; à la *Phonétique de M. Baudry*, p. 152, 154, 158 ; à la *Bairische Grammatik* de M. Karl Weinhold, pp. 165, 170.

(1) Touchant l'idée lancer-reposer voir Chavée, *Revue de Ling.* I, 262.

(2) A l'égard de ṇ sanskrit, voir Schleicher, *Compendium*, p. 22 Benfey, *Kurze Sansk. Gramm.*, p. 111.

rée, 1, 177, j'ai eu l'occasion d'insister sur ce point. Par exemple, en adoptant pour υός, fils, la filière συνφές, υνφές, υνιός, υός, proposée par M. Benfey, *Orient und Occident*, 1, 265 en note, j'ai pu voir dans le sansk. *sûnus*, dans le lithuanien *sûnùs*, dans le gotique *sunus* autant de formes d'un organique « sù-na-wa-s » doué de procréation, procréé. Ainsi que je le disais au même endroit, le participe du prétérit passif serait *sûnas*, s'il n'était *sûtas*, lequel existe en sanskrit; en grec également, mais en composition : θεόστυος ἢ βρότειος; divin ou mortel? Esch., Prométhée, 116. Je pense donc que le thème *tanu* est composé déjà, et représente un *ta-n(a)wa*, doué d'étendue. De même je tiendrai *minu* (sk. *minōmi*, je détruis) pour *mi-n(a)-wa*, doué de la qualité d'amoindri; et ainsi de suite.

v; thèmes en A. — Verbe simple BHR, porter; thème guné BHARA; forme conjuguée BHARATI, il porte. Le sansk. a le thème dans *bhar-a-s*, porteur, *bhar-a-m*, poids, fardeau, la forme conjuguée dans *bhar-a-ti*, il porte. Le grec nous montre le thème dans *ερε-έ-ς*, pleine, grosse, qui porte, *ερε-ο-ς*, tribut apporté, *ερε-ά*, rapport, produit, la forme conjuguée dans *ερει*, il porte. — Dans cette classe rentreront le sansk. *kar-a-ti*, il fait, thème *kara*, d'où *kar-a-s*, la main, *kar-a-s*, agent, usité en composition, dont la forme simple est *kr*, faire, agir; *dvar-a-ti*, il couvre, thème *dvar-a*, forme simple *dvr*, entourer; *dhar-a-ti*, il tient, il soutient, thème *dhar-a*, usité en composition, forme simple *dhr*, établir fortement; *dhvar-a-ti*, il courbe, thème *dhvar-a*, forme simple *dhvr*, courber; *har a ti*, il prend, thème *har-a*, usité en composition, forme simple *hr* pour *ghr*, envelopper, saisir; *mar-a-ti*, il meurt, thème *mar-a*, forme simple *mr*; *var-a-ti*, il choisit, thème *var-a*, d'où *var-a-s*, choisi, excellent, de choix, forme simple *vr*; *sar-a-ti*, il coule, il avance, thème *sar-a*, d'où

sar-a-s, marche, *sar-a-m*, eau, forme simple *sr*; *smar-a-ti*, il se souvient, il regrette, thème *smar-a*, d'où *smar-a-s*, souvenir, forme simple *smr*; *svar-a-ti*, il résonne, thème *svar-a*, forme simple *svr*; *gar-a-ti*, il répand, il brille, thème *gar-a*, d'où *gar-a-m*, asper-sion, forme simple *gr*; *gir-a-ti*, il avale, thème *gir-a*, forme simple *gr*; *jar-a-ti*, il raccourcit, il diminue, thème *jar-a*, forme simple *jr* pour *gr*; *jar-a-ti*, il vieillit, thème *ja-ra*, forme simple *jr* pour *gr*, frotter, user; *tar-a-ti*, et *tir-a-ti*, il traverse, thème *tar-a*, d'où *tar-a-s*, chemin, passage, forme simple *tr*. Inutile de citer les quel-ques autres analogues qui se peuvent rencontrer.

ξ; thèmes en *wa*. — Verbe simple *GP*, peser, d'où *GAR*, *GIR*, *GUR*, trois développements parallèles; thème, d'après l'une des trois formes secondaires, *GURwa*, forme conjuguée *GURwati*. En sanskrit le thème existe avec la condensation de *va* en *u* dans le mascul. *gur-u-s*, grave, au naturel et au figuré: le féminin. est *gur-vî*; comme forme conjuguée nous trouvons *gûr-va-ti*, il s'efforce.

Le grec βαρ-ύ-ς, lourd, difficile, s'adresse non pas à *GUR*, mais à *GAR*. Encore un coup, les trois formes de guna sont coexistantes, ici comme dans tout verbe simple possédant comme voyelle la voyelle linguale. M. Leo Meyer, suppo-sant (*Orient und Occid.* 1, 516) une forme organique *gra-rus* devenant *garus*, puis *gurus* en sanskrit, βαρύς, puis βαρύς en grec, accueille donc d'inutiles intermédiaires. M. Curtius (*Grundz. der griech. Etymol.* 417) tient comme primitif un *garu*, d'où se serait développé *gvaru*, lequel, par con-densation de *va* en *u*, aurait amené *guru*. Mais cette hypo-thèse me semble parfaitement inutile: *ur* est ici un dévelop-pement de *r*, absolument comme dans *puru* = πῶς de *PR*, remplir. Que de difficultés amène la méconnaissance en tant qu'organique de la voyelle linguale! — Verbe simple *SKA*,

SKI, SKU, entourer, couvrir, thèmes SKAWA, SKIWA et SKAIWA, SKUWA et SKAUWA; forme conjuguée, par ex. SKIw*ati*, il couvre. Sansk. *ci-va-ti*, il couvre. En grec nous avons, avec εϋ=au, σκευή, vêtement, σκευός, attirail mobilier, qui sont peut-être pour *σκευρός, *σκευρη, mais qui peuvent parfaitement admettre une autre analyse, et au sujet desquels le plus prudent est l'abstention.

ο; thèmes en YA. — Verbe simple DA, diviser, fendre, thème DAYA, forme conjuguée DAY*ati*, il fend. Sansk. Le thème apparaît dans *dâ-ya-s*, division, partage, destruction, la forme conjuguée dans *dyati*, pour *dâ-ya-ti*, il divise. On connaît le grec *δαίω*, je partage. Dans *δαίτη*, portion, le ι est peut-être une condensation de ya. — Verbe simple WA, tourner, tordre; thème WAYA, forme conjuguée WAY*ati*, il tord. Sansk. *vayati* et *ûyati*, il tisse.

π; thèmes en RA. — Il est éminemment probable que des thèmes nominaux en RA ont admis, pour être conjugués, les suffixes personnels. La question de citer quelques-uns de ces faits est souverainement délicate : car, en définitive, la voyelle précédant r, à savoir, a, i, u, peut fort bien n'être avec ce r que le développement d'un primitif r. Ainsi, dans les formes telles que celles du sanskrit *sarati*, il coule, il avance, *svarati*, il sonne, *kurati*, il résonne, *jarati*, il raccourcit, *halati*, il laboure, *kilati*, il est blanc, nous tiendrons ar, al, ur, il pour gunas de r, nous verrons au fond de ces différentes formes conjuguées tout autant de thèmes en a, et nous nous reporterons ci-dessus à la section si importante v.

ρ; thèmes en SA. — Verbe simple TR, agiter, d'où TAR et TRA; thème TRAsA; forme conjuguée TRAs*ati*, il agite. Le sansk. a le thème dans *tra-sa-s*, agité, mobile, la forme conjuguée dans *tra-sa-ti*, il tremble. Le grec τρέω, je tremble, est pour τρέσω. Le latin *terreo* pour *terseo* indique un *tarsayâmi*, formule causative dont nous aurons l'explication

à temps opportun. — Verbe simple GR, enclore, engloutir, avaler, thèmes GARSa, GRASa, forme conjuguée GRASati, il mange. Sansk. *grasati*, grec γράει, pour γράσει, pour γράσσει, pour γράσσει.

ς ; thèmes en skA. — Cet élément inchoatif est sans aucun doute composé : rien ne nous empêche cependant de le prendre ici en tant qu'unité sans l'analyser en lui-même. Verbe simple GA, aller ; thème GAska ; forme conjuguée GAskati, il va. En sansk. le thème se retrouve probablement dans *gaścha-s*, arbre ; quant à la forme conjuguée, elle est *gaścha-ti*, il va. En grec βάζει, il va, peu usité. — Verbe simple PR, d'où PAR et PRA ; thème PRAska ; forme conjuguée PRAskati, il demande. En sansk. le thème est au féminin dans *précâ*, question ; comme forme conjuguée nous avons *pr-écha-ti*, il interroge, il demande. En latin, *posci-t*, est pour *por-sci-t* (1).

τ ; thèmes secondaires des précédents. — En premier lieu nous avons ici la foule des formes qualifiées ordinairement causatives ou factitives : lat. *delet* = sk. *dālayati*, il rend portion, c'est-à-dire il détruit ; lat. *(in)dicat* = sk. *dēçayati*, il rend vu, c'est-à-dire il fait voir ; lat. *dicat* = sk. *dāçayati*, il offre en don ; lat. *favet* = sk. *bhāvayati*, il fait être, il préserve, il favorise ; lat. *fumat* = sk. *dhūmāyati*, il fait de la fumée, il fume ; lat. *lucet* = sk. *rōçayati*, il fait illumination, il luit : lat. *madet* = sk. *mādayati*, il rend humecté ; lat. *mordet* = sk. *mardayati*, il broie, il mord ; lat. *necat* et *nocet* = sk. *nāçayati*, il nuit, il détruit. Inutile de pénétrer plus avant dans la liste considérable des causatifs latins. La seule chose à bien remarquer,

(1) Dans *precor*, dont l'élément fondamental est le même, on voit le *r* maintenu. Il est bon de se reporter ici au *Compendium* de M. Schleicher, p. 261 ; principalement aux deuxième, troisième et quatrième alinéas de la page en question.

c'est que l'élément dérivatif causatif n'est en aucune façon *aya*, ainsi qu'on le répète sans cesse d'après les grammairiens de l'Inde. Le premier *a* de ce prétendu *aya* appartient au premier dérivatif : soit qu'il le constitue intégralement comme dans le sk. *bhārayati*, il fait porter, dont le thème *bhāra* (1) appartient à notre classe *ṽ* ; soit qu'il n'en forme qu'une part, comme dans *pātayati*, il fait tomber, dont le thème *pāta* (2) appartient à notre classe *ḍ*. Dans la *Revue de Linguist. et de Philol. comparée*, 1, 195, j'ai dit quelques mots déjà de cette très grave question de l'analyse des causatifs ; soit à décomposer le sansk. *dāhayati*, il fait brûler, nous aurons en premier lieu *ti*, lui actif, c'est-à-dire « il », *ya*, élément de rapport, de relation causale, *daha*, brûlement, combustion. Ce dernier est le thème par गृह्, — voir ci-dessus la rubrique *γ*, — d'un DHA, briller, brûler, que nous retrouvons dans le gotique *dagis*, jour, *dagan*, briller, luire ; et qui, en sansk., perd l'aspiration organiquement accolée à son explosive initiale, par une cause particulière (3), laquelle d'ailleurs se présente également en grec.

Comme formes conjuguées appartenant à cette section de nominaux secondaires, ce n'est point seulement des causatifs qu'il nous est loisible de noter. Un thème secondaire non causatif peut très bien former le radical d'un verbe conjugué. En latin, par exemple, la dérivation par *ska* (sous notre rubrique *ς*) s'annexe fréquemment à un thème de première dérivation : *fri-ge-sci-t*, *ma-de-sci-t* (cf. *ma-de-facio*),

(1)-(2) On remarquera l'allongement de la voyelle. C'est là un point spécial que nous ne pouvons, pour l'instant, que constater en passant. Benfey, *Vollst. Sanskrit-Gramm.*, §§ 199-208.

(3) Voir *Rev. de Ling.*, 1, 300. Inutile au surplus de rappeler que le *h* tient lieu d'un *gh* organique en la présente occurrence. En somme, *dahati* est pour *dhaghati*, de même *dahana-s*, feu, pour *dhaghana-s*. Quant à l'*á* pour *a* du causatif *dāhayati*, voir la précédente note.

se-ne-sci-t; dans ces trois exemples, si nous représentons par V le verbe simple, par *p* le suffixe personnel, et par le caractère grec correspondant à nos rubriques ci-dessus exposées les éléments dérivatifs, nous arriverons aux trois formules $V\xi p$, $V\varepsilon p$, $V\lambda p$, pour *frigescit*, *madescit*, *senescit*.

υ; thèmes tronqués. — Ce phénomène du sacrifice d'une voyelle, lequel se produit incessamment dans le langage courant « je r'prends, je r'sens, je r'tranche, » est de sa nature essentiellement justifiable. La langue allemande en use d'une façon prodigieusement immodérée, témoins ces infinitifs, écrits d'ailleurs comme ils sont prononcés, *sammeln*, *handeln*, *duestern*, où de la terminaison *en* pour *an* (1) demeure seule l'articulation nasale. Le sanskrit traite un grand nombre de thèmes au moyen de ce procédé. Voici, par exemple, un aryaque *SAdati*, il siège, il fait l'action de *SADA* (rubrique ε), en latin *si-di-t* : le sk. en fait *sa-d-mi*, je siège. Aryaque *Adati*, il mange (2), latin *e-di-t*, sk. *a-d-mi*, je mange. De même *vakti*, il parle, est pour *va-ka-ti* (α); *hanmi*, je heurte, je tue (λ), *mārjmi*, je nettoie (ξ), *védmi*, je sais (ε), *dvêšmi*, je hais (ρ), etc., réclament eux aussi, organiquement, une part perdue de l'élément dérivatif. Et, remarquez-le bien, ce n'est point seulement l'autorité de la comparaison avec les autres idiomes congénères qui exige ici la restitution d'une voyelle : le sanskrit lui-même en plus d'une circonstance nous offre des armes contre lui-même : en effet, s'il dit *mārjmi*, ne dit-il pas aussi *mārjâmi*, *mārjati*? à côté de *sadmi* n'a-t-il pas *sîdâmi*,

(1) Sur l'infinitif en *an* du germanisme, voir Schleicher, *Compendium*, p. 427.

(2) Le verbe simple est *ṛj*, déchirer. Voir de Caix de S. Aymour, *La langue latine*, I, 446.

sîdati? à côté de *âsté* (1), il s'assied, n'a-t-il pas *âsaté?* à côté de *lêhmi*, je lèche, *lêhâmi*, *lêhati?* — De semblable façon, sous *nṛtyati*, il danse, nous verrons un *nṛ-ta-ya-ti*; sous *mâdyati*, il est ivre, un *mâ-da-ya-ti*, dont le thème *ma-da*, ivresse, nous a déjà donné *mâdati* (rubr. ε); sous *mêdyati*, il aime, un *mêda-ya-ti*, et ainsi de suite. — La forme *yâyat-mi*, intensive de *yatâmi*, je m'efforce, je tends vers, est à coup sûr pour *yâyatâmi*. Toujours dans la qualification intensive, voici *ékṛiḍmi* d'après *krîḍâmi*, je joue; *jan'jabmi*, pour **jan'japmi* d'après *japâmi*, je parle; *çakhadmi* d'après *khadâmi*, je dévore; *çanḥṣammi*, à côté de *ṣamâmi*, je porte, j'endure; *çanîṣkandmi* à côté de *skandâmi*, je monte. Puis à côté de *hikkâmi*, je sanglote, j'ai le hoquet, nous trouvons la forme intensive non tronquée *jêhikkîmi*, la forme tronquée *jêhigmi*, pour **jêhiggmi*, pour **jêhikgmi*, pour **jêhikk(i)mi*.

En comparant certaines formes sanskrites à leurs correspondantes grecques, la chute d'une voyelle dans l'une ou l'autre langue apparaît bien manifestement. C'est ainsi, par exemple, qu'au grec τῖθεμεν (2), nous posons, ar. D(H)ADHAMAS(1), répond en sk., non point **dadhamas*, mais bien *dadhmas*: tandis qu'en grec l'accent est sur le redoublement, il est en sk. sur *mas*, et le besoin de mettre ce dernier en relief est la seule cause de la chute de a=ε.

Le zend aurait pu nous servir ici tout aussi bien que le sanskrit. On sait, par exemple, que ses participes présents de la voix moyenne sont en principe formés par le groupe dérivatif

(1) Le verbe simple est, bien entendu, sa. L'élément préfixé ne doit point donner le change.

(2) Le *n* terminal n'est point pour *s*, que conserve d'ailleurs le dialecte dorien; il est simplement d'annexion: θῖθεμες, τῖθεμες (dorien), τῖθεμε, τῖθεμεν. Schleicher, *Compendium*, page 238; F. Mueller, *Beitr.*, II, 358. Absolument comme dans ἐνθε, de là, pour ἐνθε, pour ἐνθε, cf. sk. *adhas*.

-*mana*, mais que celui-ci se tronque dans l'usage en -*mma*. Spiegel, *Grammatik der altbaktr. Sprache*, 259. — Le thème nominal *çpaç-*, espion, n'est-il manifestement pas tronqué d'un **çpaça*, cf. gr. *σχοπέ-* (métathèse des explosives), sk. *spaça-?*.... — Dans *vaçemi*, je veux, le *e* ne sera donc point tenu comme de liaison, mais simplement comme représentant d'un *a* primitif dont il n'est qu'une « schwachung », cf. *hentem*, étant (accus. sing), pour **hantam*, sk. *santam*.

Quiconque aura suivi avec un peu d'attention l'exposition rationnelle des trois moyens de formation du temps présent, fera facilement justice de la classification indienne. Pour compléter le présent travail, il n'est point inutile de jeter un rapide coup d'œil sur cette étrange systématisation.

1^{re} CLASSE : gune la voyelle radicale et introduit un *a* entre la partie radicale et la terminaison.

Cette catégorie rentre sous notre rubrique *v*. Dans l'examen de la 4^e classe il y aura lieu à revenir sur certains verbes placés dans la 1^{re} par les grammairiens hindous.

2^e CLASSE : ajoute les terminaisons directement à la racine.

Ici apparaît la complète incompétence desdits grammairiens en fait d'analyse linguistique. Voici, par exemple, un verbe qu'ils rangent dans cette classe : *vaçmi*, je parle, je dis. La racine, à leurs yeux, est donc *vaç*, c'est-à-dire *vak*... Or rien de plus erroné : le verbe simple est *WA*, souffler, d'où parler, dérivé ici par le pronom *KA*, de même qu'il l'est par le démonstratif *TA* (passif), *TI*, *TR* (actifs) dans *vâ-ti-s*, *vâ-tr*, le vent, etc. Le sanskrit n'a-t-il pas, du reste, un *vâmi*, je souffle? Classer sur le même pied de dérivation *vâmi* et *vaçmi*, ne voir dans l'un et dans l'autre qu'un verbe simple, une racine selon la commune expression, puis un suffixe personnel, voilà qui suffit à donner une idée

du sérieux de la classification hindoue. Donc, dans les verbes suivants *vacmi*, je parle, *pin'jê*, je peins, *mârmî*, je nettoie, *rêjê*, je rôtis, *vn'jê*, je quitte, *çin'jê*, je tinte, *admi*, je mange, *vêdmî*, je sais, *hamni*, je tue, *îrê*, je m'avance, *îçê*, je domine, *vaçmî*, je désire, *çakşê*, je parle, *dvêşmî*, je hais, *âsê*, je m'assieds, *kamsê*, je détruis, *çakâsmî*, je brille, *nin'sê*, je baise, *vasê*, je me revêts, *çâsmî*, j'ordonne, j'instruis, *sasmi*, je dors, *dêhmî*, je frotte, je souille, *dôhmî*, je traite, *rêhmî* et *lêhmî*, je lèche, ainsi que dans quelques autres encore, il n'y a nullement à voir la terminaison *mi* = je actif, accolée à un simple *çâs*, *vas*, *dih*, *sas*, *rih*, *mîj*, *vid*, etc., etc. Il n'y a là que des thèmes tronqués, *çâsa*, *vasa*, *digha* (pour *dhigha*), *sasa*, *righa*, *mîja*, *vida*, etc., etc., tels que nous en avons constaté ci-dessus, rubrique v de notre 4^e, p. 20. Si l'on veut bien se reporter à ce passage, l'on verra que j'ai cité des formes doubles, telles que *mârmî* à côté de *mârmî*, lesquelles ne laissent subsister aucun doute sur la disparition d'une voyelle appartenant au suffixe thématique. Qu'est-ce, par exemple, que *sasmi*? Évidemment une forme tronquée de *sasâmi*. La partie radicale *sasa* est-elle un redoublé du simple *sa* (que nous retrouvons dans *âsatê*), ou bien le premier *sa*, est-il seul verbal, le second étant un élément pronominal? cela est une question secondaire et tout à fait inopportune (1).

Selon les mêmes grammairiens, dans cette classe se trouvent rangés un certain nombre de verbes insérant une voyelle intercalaire *i* entre la « racine » et la terminaison personnelle. C'est ainsi que l'on analyse d'après cette triple

(1) Avec *ç* pour *s* (comme le premier *ç* de *çvaçura*-, beau-père, gr. ἐξυρῶ-, pour σφεκρῶ-), *çasâmi* garde la forme plus ancienne de *sasmi* : c'est absolument le même vocable.

répartition *rôd-i-mi*, je pleure, *svap-i-mi*, je dors, *çvas-i-mi*, je souffle, je respire, *jaks-i-mi*, je mange. Il est manifeste que cet *i* n'est que la voyelle thématique victime de ce que les Allemands dénomment une « schwaechung » (1) : nous renverrons donc *rôdimi* pour *rôdâmi* à la rubrique ε, *svapimi*, pour *svapâmi*, à η, *çvasimi*, pour *çvasâmi*, à ρ.

On nous parle encore de l'intercalation d'un *i* entre la partie radicale terminée par une voyelle et la désinence personnelle, et l'on analyse toujours avec ce prétendu son euphonique *brav-i-ti*, il parle, *nav-i-mi*, je loue, *stav-i-si*, tu célèbres, *rav-i-ti*, il retentit.... Mais là encore *i* représente un *a* primordial, et nous sommes ramenés à la rubrique ν. « Cette insertion, du reste, dit M. J. Oppert, est plus fréquente dans la langue védique que dans le langage ordinaire. » Du moment qu'il n'y a point là une *insertion*, il n'est que tout naturel de trouver la plus grande pureté dans l'idiome des Védas.

Toujours dans cette classe se trouve rangé *asmi*, je suis. Ce n'est point ici le lieu de démontrer comment le prétendu verbe simple *as* est en réalité composé. Je compte revenir le plus prochainement possible sur cette grave question.

A l'égard de la prétendue racine AN, souffler, exister, être, nulle incertitude, me semble-t-il. Les formes sanskrites *anati* et *aniti*, il souffle, il exhale, indiquent un thème ANA. Je n'ai point à examiner ici la question de savoir si cet *ana* est pour *ṇa*, non plus qu'à rechercher la portée du verbe simple *r* : il me suffit d'avoir un thème *ana*. Voir Benfey, Or. und Occ., I, 193 ; Curtius, Grundz., 275.

3^e CLASSE : se distingue de la seconde par le redoublement.

(1) Exemple *adcapio* pour *adcapio*, *inter* pour *anter*. Voir Schleicher, au *Compendium*, pp. 21, 39, 58, 82, 104, 121, 139.

Les racines des grammaires indiennes *kit*, connaître, *niĵ*, nettoyer, *viĵ*, distinguer, *mad*, enivrer, *jan*, engendrer, *dhan*, produire, *vaç*, désirer, *dhiç*, résonner, retentir, *viç*, venir à, entourer, *bhas*, briller, tirées de *ċikċetmi*, je connais, *nċnċĵmi* (le guna dans le redoublement est fort rare), je nettoie, *vċvċĵmi*, je distingue, *mamadmi*, j'enivre, *ja-janmi*, j'engendre, *dadhanmi*, je produis, *vivaçmi*, je désire, *didhċsmi*, je retentis, *vċvċsmi*, je viens à, j'entoure, *babhasmi*, je brille, ne sont que des thèmes tronqués de verbes simples redoublés. Par ex. de KI, se forme un thème guné KAITA : celui-ci donne au sk. deux formes conjuguées, *kċ-ta-ti*, il voit, il connaît (rubrique 2), puis avec redoublement et mutilation *ċi-kċ-t-mi*, je vois, je connais. Le langage védique conjugue encore ledit verbe simple en le redoublant, mais en lui adjoignant immédiatement le suffixe personnel, *ċi-kċ-mi*, je sais.

En somme, la troisième classe des grammairiens hindous comprend : 1° des verbes simples redoublés et conjugués directement par l'annexion immédiate du suffixe personnel ; 2° des thèmes tronqués de verbes simples redoublés, auxquels thèmes tronqués s'annexe directement et immédiatement l'élément personnel. La seconde section, dont j'ai présenté presque tous les exemples, comprend donc les racines, pour employer ce mot, terminées par une consonne, *kit*, *mad*, *viç*, etc. ; la première, les véritables verbes simples, tels que *ki*, d'où *ċi-kċ-mi*, je sais, je connais, *ghṛ*, d'où *jigharmi*, je répands, *pr*, d'où *piparmi*, j'occupe, *bhṛ*, d'où *bibharmi*, je porte, *hu*, d'où *juhōmi*, je sacrifie, *yu*, d'où *yuyōmi*, j'écarte, je détourne, *hri* (1), d'où *jihrémi*, je rougis de honte, *sr*, d'où *sisarmi*, je vais vers, *bhī*, d'où

(1) Forme simple première *गृह्*, briller, brûler, d'où *χλός*, couleur verte, *χρός*, bile, *χρός*, or, etc.

biḥhēmi, je crains, *mā*, d'où *mimāmi*, je retentis, *dhā*, d'où *dadhāmi*, je pose, *gā*, d'où *jagāmi* et *jigāmi*, je vais vers, *hā* (1), d'où *jahāmi*, j'abandonne, *dā*, d'où *dadāmi*, je donne. Ces derniers rentrent directement et vraiment dans notre 2^o, p. 7.

4^e CLASSE : ajoute *ya* à la racine.

Peu de formes vraiment simples se trouvent directement dérivées par l'élément *ya*, c'est-à-dire sont à classer sous la rubrique *o*. Les prétendus *day*, avoir pitié de, aimer, protéger, *vē*, ou *ūy* (2), tisser, *mē*, changer, *pūy*, se pourrir, d'où, puer, *sphāy*, grossir, *knūy*, rendre un son, ne représentent en réalité que la première partie de l'élément *ya*, à savoir *y*, jointe au verbe simple. Par exemple *wa*, tisser (3), donne *va-ya-ti*, il tisse.

Ces différentes formes conjuguées sont rangées par les grammairiens hindous dans leur première classe, et, en effet, il n'en pouvait être autrement dès lors qu'ils considéraient la première part de l'élément *ya* comme se rattachant au type verbal. Ce qu'il est bien naturel, au moins, de se demander, c'est comment il leur fut possible d'admettre une racine *pūy*, alors qu'ils connaissaient *pūnas*, *ā*, *am*, gâté, perdu, *pūtas*, *ā*, *am*, gâté, sentant mauvais; une racine *vē*, c'est-à-dire *vay*, alors qu'ils connaissaient *utas*, *ā*, *am*, pour *vatas*, *ā*, *am*, tissu, cousu; une racine *sphāy*, alors qu'ils connaissaient *sphātas*, *ā*, *am*, grossi, accru! Avec des inconséquences de cette force tout raisonnement est impossible : quel moyen de discuter un système dépourvu de méthode?...

Un mot sur les prétendues racines *dhyāy*, d'où *dhyāyāmi*,

(1) Forme simple première *GHA*; *Revue de Ling*, 1, 259.

(2) *ū* n'est qu'une condensation.

(3) Que nous voyons dérivé par *pa* dans *vapāmi*, je tisse, etc.

je médite, *dhrây*, d'où *dhrâyâmi*, je suis satisfait, *dây*, d'où *dâyâmi*, je purifie, *kây*, d'où *kâyâmi*, je crie, je croasse. Les grammairiens de l'Inde les rangent toutes quatre dans leur première classe. Ici encore, comme ci-dessus, ils rattachent le *y* de l'élément dérivatif *ya* à la part verbale. Il était pourtant bien simple d'analyser correctement *kâ-ya-ti*, il crie, il croasse, alors qu'on avait sous les yeux *kâka-s*, corbeau, corneille, *kâkâla-s*, *kâkôla-s*, *kâga-s*, même sens, le futur *kâsyâmi*; de même en ce qui concerne *dâ-ya-ti*, il purifie, alors que l'on possédait à côté le participe *dâtas*, â, *am*, purifié, le futur *dâsyati*, il purifiera (1).

Avant de quitter la quatrième classe des Hindous, constatons bien que dans *mêdyati*, il luit de graisse, *madyati*, il est ivre, *rajyati*, il teint, *bhraçyati*, il tombe, et autres analogues, il n'y a point à voir de verbes *mid*, *mad*, *raj*, *bhraç*, mais simplement les thèmes tronqués de *mê-da*, *mâ-da*, *râ-ja*, *bhra-ça*, d'après les verbes simples *mi*, *ma*, *ra*, *bhra*, etc. De même *kuçyati*, il embrasse, est pour **ku-ça-ya-ti*; de même *nṛtyati*, il danse, pour **nṛ-ta-ya-ti*;

(1) Dans *dhyâyâmi*, je médite, on voit facilement le préfixe *adhi*, vers, sur. De même *dhîti-s*, la pensée (pieuse), est formé par *adhi* + *i*, aller + *ti*, suffixe actif. — A côté de *dhîti-s*, pensée, le sk. possède le fém. monosyllabique *dhî*, formé lui aussi par la même préposition préfixée au même verbe. Lors donc qu'au premier hymne du Rig-Véda le poète s'adresse au dieu Agni en ces termes : *upa tvâ.... dhîyâ vāyam namô baranta êmasi* « ad te...., intentâ-mente, nos, venerationem ferentes, imus, » l'instrumental *dhîyâ*, intentâ-mente (ablat. abs. = moyen-nant), double en quelque sorte le *êmasi*. Pourtant, dans une traduction rigoureuse ce *dhîyâ* ne doit pas être omis ainsi que le fait M. Benfey : Zu dir, o Agni! kommen wir, o Nacht-verscheucher! Tag fuer Tag, und bringen dir Verehrung dar. *Or. und Occ.*, I, p. 9.

de même *dīvyati*, il brille, il joue, pour **dē-va-ya-ti* (1). Mais *dāmyati*, il soumet, dans lequel, bien entendu, *dam* est pour *du* (2), dompter, est-il pour *dām-a-ya-ti* ou directement pour *dām-ya-ti*? En un mot, est-ce à un thème formé par *a* (*bhar-a-m*, fardeau; *tar-a-s*, chemin), que s'est annexé comme second dérivatif l'élément *ya*, ou bien est-ce immédiatement au verbe simple?... Question infiniment délicate. Si l'on admet la seconde supposition, *dāmyati* appartient réellement à la quatrième classe indienne; si l'on se range à la première hypothèse, il se faut reporter à la dixième classe tronquée.

5^e CLASSE : caractéristique *nu* et son guna *nó*, ou bien *nu* et *nó*.

Il faut se reporter, p. 11, à la rubrique *ν*. Ainsi que je l'ai fait entendre à cet endroit, le *nu* en question n'est souvent lui-même qu'un composé. Mais cela nous importe peu pour l'instant, et nous n'avons à le prendre que tel qu'il est, soit sous sa forme simple *nu*, soit sous sa forme à gunation vocalique *nó*.

Dans *cinómi*, je rassemble, *kṣinómi*, je frappe, *minómi*, je renverse, je détruis, *cinómi*, j'aiguise, *sinómi*, je lie, *hinómi*, je vais, je lance, *dunómi*, je tourmente, *druṇómi*, je blesse, *sunómi*, j'exprime, j'extrais, *skunómi*, je couvre, *dhunómi* et *dhānómi*, j'agite, j'ébranle, *ṛṇómi*, je vais, *kṛṇómi*, je blesse, *prṇómi*, je réjouis, j'égaie, *vṛṇómi*, je choisis, *stṛṇómi*, j'étends, il n'a été d'aucune difficulté pour les grammairiens hindous de dégager correctement les uns des autres les trois éléments; par exemple *dhu-nó-mi*.

(1) L'*i* est long, bien que dans le verbe simple *vi* il se trouve bref. Voir Oppert, *Gramm. sansk.*, § 272.

(2) Dans *dāmyati* l'*a* est long pour la même raison que l'*i* à la note précédente.

Mais les deux points vulnérables de leur classification consistent, l'un, en ce qu'ils ont fait une classe à part, la huitième, de certaines formes appartenant évidemment à leur cinquième : c'est ce que nous constaterons à temps opportun; — l'autre, en ce qu'en une vingtaine de cas où la caractéristique *nu*, *nô* s'adjoit à un thème tronqué, ils ont pris le thème tronqué pour la racine verbale : toujours le même procédé que tout à l'heure. Ainsi de *stighnômi*, je monte, *rdhnômi*, j'agrandis, j'honore, *râdhnômi*, j'achève, *trpnômi*, je me réjouis, *açnavê*, j'obtiens, *dhṛṣṇômi*, j'ose, et quelques autres analogues, ils ont tiré des verbes *stigh*, *rdh*, *râdh*, *trp*, *aç*, *dhṛṣ*, etc.! comme si ces derniers n'étaient point seulement des formes thématiques tronquées de STI, P, etc..... C'est ce que prouvent surabondamment les formes thématiques intégralement exhibées dans les vocables, telles que *tr-pa-ti* et *tar-pa-ti*, il se réjouit, *dhar-ṣa-ti* et *dhar-ṣa-ya-ti*, il affronte, *dhar-ṣa-s*, audace, *râ-dha-na-m*, accomplissement, etc. Comme on le voit, toujours nous en revenons aux mêmes errements.

Ici il convient de noter une naïveté remarquable de la grammaire indienne. Tandis, comme nous l'avons vu, qu'elle analyse correctement *str-nô-mi*, au plur. *str-ṇu-mas*, et autres, ne va-t-elle point dans *dhinômi*, je réjouis, j'augmente, voir une racine *dhinu*, euphoniement *dhinv* !

6^e CLASSE : ne gunifie point la voyelle du verbe, mais intercale un *a* entre l'élément verbal et le suffixe personnel.

Toujours la même erreur; dans *tudati*, il frappe, *puṭati*, il embrasse, *bhujati*, il courbe, *mṛḍati*, il réjouit, *muṭati*, il broie, *miṣati*, il rivalise, *ṛéçhati*, il va, *ṛphati*, il frappe, *vṛhati*, il élève, ils voient un élément verbal, *tud*, *puṭ*, *bhuj*, *ṛph*, *ṛéçh*, etc., nullement des thèmes nominaux *tu-da*, (ε), *bhu-ja* (ε), *ṛ-pha* (ṛ), *ṛ-ska*, (ç) conjugués. Et pourtant n'avaient-ils pas, comme enseignement, des formes

telles que celles-ci *bhu-ja-s*, courbe, *ṛ-ṇōmi*, je frappe, *tō-ja-ti*, *tu-ja-ti*, *tō-pa-ti*, *tu-pa-ti*, il frappe, etc.?...

Les formes *riyati*, il va, *piyati*, il augmente, *ksiyati*, il habite, sont données comme vraiment de cette classe, et la demi-voyelle qu'ils possèdent comme purement furtive. Cela me semble inadmissible et je les place à la quatrième section indienne. Il est vrai qu'ils comportent l'accentuation sur la terminaison et que les verbes de la classe à laquelle je les renvoie la possède sur la partie verbale, mais cela ne peut constituer un argument sérieux. En effet, le passif qui, lui aussi, n'est qu'une forme dérivée par *ya*, accentue cet élément et non l'élément verbal (1).

A l'égard de *kirati*, il remplit, *girati*, il avale, *ghurati*, il fait du bruit, *tirati*, il traverse, nous les devons forcément ranger sous la rubrique ci-dessus ; et si les grammairiens hindous prétendent n'admettre dans leur sixième classe que des verbes ne gunifiant point leur voyelle, il leur faut renvoyer ceux-ci de la classe en question et les reporter à la première, car *ir*, *ur* sont aussi bien que *ar*, secondairement sans nul doute et par l'entremise de ce dernier, des formes de guna de *ṛ*.

7^e CLASSE : insère une nasale devant la consonne finale dans les formes faibles et dans les formes fortes la syllabe *na* ou *ṇa*. Par exemple, de *yunaḥmi*, je joins, *yun'jmas*, nous joignons, les grammairiens indiennes tirent une racine verbale *yun'j*, s'amplifiant en *yu'j*.

Quant à moi, je ne vois dans *yunaḥmi*, je joins, *bhīnadmi*, je fends, *tanaḥmi*, je courbe, je resserre, *prṇaḥmi*, je mets en contact, *vinajmi*, je tremble, *kṛṇadmi*, j'enve-

(1) A moins que *ya* ne soit précédé d'une voyelle. Voir Oppert, *Gramm. sansk.* §§, 274, 485. Voir également dans la *Phonétique* de M. Baudry, pp. 14 ss. quelques considérations générales sur l'accentuation du sanskrit.

loppe, *unadmi*, je mouille, *kṣunadmi*, j'écrase, *bhunajmi*, je recueille le fruit de, je profite de, je mange, *bhanajmi*, je brise, *anajmi*, j'oins, *chinadmi*, je fends, *činaṣmi*, je laisse de côté, *pinaṣmi*, je pile, *ruṇadhmi*, j'obstrue, et autres semblables que des verbes simples *bhi*, *pr*, *pi*, *chi* (pour *ski*), etc., formant au moyen de l'élément *na*, *na*, un premier thème, *pina*, *prṇa*, lequel s'offre à un second dérivatif, par exemple *da* dans *bhinadmi*, *ga* dans *bhanajmi*, *bhunajmi*, mais dérivatif tronqué. Dans certains cas même, et ces cas sont précis, les deux dérivatifs se tronquent : par exemple, le thème secondaire *yu-na-ja*, supportant une première mutilation au singulier *yunajmi*, je joins, *yunakṣi*, *yunakti*, en supporte une double au duel, *yun'jvas*, nous joignons tous deux, *yun'kthas*, *yun'ktas* (1).

On le voit, c'est toujours cette même tendance d'abréviation qui, à nous autres Français, nous fait dire : « C'que tout l' mond' sait ; c' qui n' se r'prend pas, » faisons de s'exprimer qu'avec un peu d'attention l'on saisira dans les conversations les moins familières.

Quoi qu'il en soit, d'où vient ici l'erreur des grammairiens hindous? — D'une fausse analogie, comme je le montrerai au sujet de leur neuvième classe.

Puis était-ce une raison, parce qu'il existe des *chidâ*, action de fendre, *chidi-s*, hache, *chidra-m*, fente, fissure, des *bhajati*, il partage, etc., pour voir dans *chinadmi*, *bhanajmi* l'introduction d'un élément *na* dans le corps des prétendues racines *chid*, *bhaj*? Évidemment non.

D'autre part, lorsque nous voyons le langage épique former « quelquefois les imparfaits comme s'ils provenaient d'une racine de la conjugaison moderne, par exemple *ayun-*

(1) C'est un *g* aryaque que représentent ces *j* et *k*. De même *n'* et *ñ* sont amenés simplement par des principes particuliers d'euphonie.

jam, *ayun'jas*, *ayun'jat* (1), » nous avons bien un témoignage de ce que *j* dans *yuna'jmi* ne représente plus que la partie initiale de l'élément dérivatif GA. Lorsqu'on nous dit encore que l'idiome védique se permet « d'autres irrégularités, par exemple l'insertion d'un *î* dans les formes faibles, et fléchit de cette manière quelques racines qui suivent d'autres racines dans le langage moderne (2) », nous n'avons point à voir dans cet *î* une irrégularité, mais bien le remplaçant d'un *a* primitif dont il n'est, comme disent les Allemands, qu'une « *schwaechung* ». La langue des Védas n'est-elle point plus pure que le sanskrit classique ?

Avant de quitter cette classe, notons une bizarrerie des grammairiens hindous dans la formule de leurs racines : tantôt, comme dans *tan'c*, *an'j*, *bhan'j*, *und*, ils font intervenir l'élément nasal, tantôt ils ne le laissent point paraître, comme dans *rudh*, *piç*, *bhid*, etc. Vraiment ils auraient dû s'en tenir communément à l'un des deux procédés ou à l'autre.

8^e CLASSE : ajoute *u* ou son guna *ô*.

On compte ici dix racines : sur ce nombre neuf ne sont dès le premier coup d'œil que des membres de la cinquième classe, et la dixième appartient, comme on va le voir, à notre rubrique ξ .

Si l'on se reporte, p. 28, à ce qui a été dit de la cinquième classe indienne, l'on verra facilement que *tanômi*, j'étends, *manvé*, je pense, *vanômi*, je tue, *sanômi*, je donne, *tr̥nômi*, et *tarnômi*, je mange, *ghr̥nômi*, je brille, *k̥sinômi*, je frappe, *ksanômi*, je blesse, *r̥nômi* et *arnômi*, je vais, offrent simplement les verbes simples *ghr*, *tr*, *sa*, *r*, et autres, à une dérivation par *nu*.

(1) J. Oppert, *Gramm. sansk.*, p. 113.

(2) Ibidem.

La complète méprise provient de ce que les Hindous admirent, je ne sais comment, pour racine verbale, *tan*, *san*, *man*, et ainsi de suite. (Voir aux *Beitraege* de Kuhn et Schleicher, II, 98.) Expliquer cette méprise est chose impossible : les thèmes *ta-ta*, déployé, *ta-ti*, action de déployer *ma-ta*, chose pensée, opinion, *ma-ti*, intelligence, *ghṛ-ta*, éclairé, *ṛ-ti*, action d'aller, et autres analogues, n'étaient-ils donc d'aucun éclaircissement?...

J'arrive à *karómi*, je fais, *kurutas*, ils font tous deux. Que nous ayons comme élément verbal tantôt *kar*, tantôt *kur*, cela n'est pour le moment d'aucune importance : dans les deux cas nous avons une amplification, plus ou moins éloignée, de la voyelle *ṛ* de *kṛ*, faire. Il est certain que la langue védique a dérivé par l'élément *nu* le verbe *kṛ*, d'où *kṛ-ṇô-mi*, je fais, à l'impératif *kṛ-ṇu-hi*, fais ! Mais faut-il dire que dans la suite des temps le *n* vint à tomber, et que *kar-ô-mi* est pour *kar-ṇô-mi*?... (1). Telle est l'opinion communément enseignée (2). Je n'hésite point à la trouver violente au suprême degré ; une chute pa-

(1) Et que dès-lors *ṛ* devant *n* devint *ar*.

(2) « La huitième classe, qui forme son présent en *u*, n'est à proprement parler, ainsi qu'il l'a été remarqué déjà au § 66, qu'une cinquième; mais dans laquelle la nasale du *nu* a sombré..... » Benfey, *Kurze sk.-Gramm.*, p. 81. Du même auteur : « Le sentiment que tous les thèmes verbaux primaires organiques étaient monosyllabiques, persista longtemps dans l'esprit de la langue. Ensuite furent tronqués (*verstuemelt*) en monosyllabiques..., etc., etc... C'est ce qui apparaît de la façon la plus évidente dans les thèmes de la huitième classe. » *Ibid.*, p. 30. Au *Compendium* nous lisons : « Du plus antique *kar-nô-ti* est provenu un *kar-ô-mi*, rac. *kar*, faire..... Il arriva que dans certaines formes tomba le *u*, reste de *nu*; par exemple, à la prem. pers. plur. act. *kur-mas*, provenant de **kur-u-mas* pour **kar-nu-masi*. » Page 769, s.

reille, une semblable disparition de consonne ne s'est jamais vue et est inadmissible. Et quel obstacle donc trouve-t-on à ce que le verbe *kr*, qui se conjugue d'après un thème en *nu* dans *krñômi*, en *a* dans *karâmi*, se conjugue ici d'après un thème *wa*, à savoir *kar-va*, secondairement *kar-u*, et avec *guna* de la voyelle thématique *kar-ô*?... Alors qu'il se présente une explication aussi simple, aussi naturelle, l'on ne se trouve en droit d'accueillir une interprétation par accident qu'autant que l'on est muni de preuves historiques : dans l'espèce il n'en existe point. Au surplus, si à certaines personnes le *u* thématique disparaît, *kurmas*, nous faisons, *kurvas*, nous faisons tous les deux, l'explication de cette disparition vocalique puise sa raison dans ce même besoin de facilitation dont nous avons eu déjà tant d'exemples. Mais, du sacrifice d'une voyelle élidée à la disparition d'un élément consonnantique, il se trouve une différence du tout au tout. (Je ne pense point qu'on puisse alléguer ici le cas des premières personnes sing. du parfait sanskrit, non plus que celui des prem. pers. du présent intransitif à l'indicatif.)

À l'égard du thème, le *sk.* le possède dans *karu-s*, fabricant, et dans l'impératif *karu*, fais!

9^e CLASSE : admission. selon l'occurrence voulue, de *nâ* ou de *nî*, ou *ñâ*, *ñî*.

Pour *prîñâti*, il aime, *sinâmi*, je lie, *yunâmi*, je joins, *vṛñâti*, il choisit, et une trentaine de semblables, point de difficultés : c'est bien à un verbe simple que s'annexe l'élément *nâ*, donnant les thèmes *si-nî*, *vṛ-nî* et autres, que le suffixe personnel viendra conjuguer.

Mais avec *nabhnâmi*, je frappe, *stabhnâmi*, j'étaye, *viṣṇâmi*, je sépare, et une vingtaine de semblables, nous re-tombons dans l'admission, en tant que racines verbales, de thèmes tronqués tels que *na-bh*, *sta-bh*, *vi-ṣ*. Inutile assurément de revenir sur une espèce d'erreur que nous avons

vue se répéter si souvent, que si souvent déjà nous avons réfutée.

Inutile également de rappeler que *nî* ne présente avec sa voyelle qu'une forme de « schwaechung. »

Dans le recueil *Orient und Occid.*, III, 218, M. Benfey considère le *nâ* caractéristique de la neuvième conjugaison du présent comme tenant lieu d'un primitif *naya*. Je traduis : « Dans cette revue, I, 421 ss, j'ai cherché à prouver que « la forme de la neuvième conjugaison cl. des verbes est née « du recueil de la succession de *naya*. En premier lieu, « cette opinion était soutenue d'une manière tranchée par la « coexistence du védique *hr-ñâya* (1) avec *hr-ñâ*, du grec « $\pi\epsilon\rho\text{-}\nu\acute{\alpha}\omega$ = sk. *pañâya* pour l'organique *par-ñâya*, avec « $\pi\acute{\epsilon}\rho\text{-}\nu\eta\text{-}\mu\iota$, de $\kappa\iota\rho\nu\acute{\alpha}\omega$ pour $\kappa\iota\rho\nu\acute{\alpha}\gamma\omega$, avec $\kappa\acute{\iota}\rho\text{-}\nu\eta\text{-}\mu\iota$, du lat. « *garrio* pour *gannio* pour *gar-na-yo* avec le sk. *gr-nâ-mi*..... De ces formes complètes naquirent, par perte de « *n*, les formes védiques de la neuvième conjug. class. en « *âya* (comparez le véd. *math-âya* avec l'ordinaire *math-nâ*, « *stabh-âya* avec *stabh-nâ*, *muṣ-âya* avec *muṣ-ñâ*....) » Que dans ces formes il y ait eu chute de *n*, c'est ce que « prouve encore la relation du grec $\delta\alpha\mu\nu\alpha\omicron$, pour $\delta\alpha\mu\nu\alpha\gamma\omicron$, « au védique *dam-âya*, de $\delta\alpha\mu\text{-}\alpha\omicron$ au lat. *domo* pour « *dom-ayo*, de $\omicron\acute{\iota}\chi\text{-}\nu\epsilon\omicron$ pour $\omicron\acute{\iota}\chi\text{-}\nu\epsilon\gamma\omicron$ au sk. *vičch-âya*, « du grec $\kappa\epsilon\rho\text{-}\alpha\iota\omicron$ et $\kappa\epsilon\rho\text{-}\alpha\omicron$ pour $\kappa\epsilon\rho\text{-}\alpha\gamma\omicron$, à $\kappa\iota\rho\text{-}\nu\alpha\omicron$ pour « $\kappa\iota\rho\text{-}\nu\alpha\gamma\omicron$. »

Toujours, selon M. Benfey, après la chute de l'élément terminal *ya*, la forme *nâya* ne fut plus que *nâ*, devenant *nî* en certains cas. En admettant, comme l'avance le savant linguiste, la chute de l'élément *ya* (2), reste à expliquer cette

(1) Je n'emploie pas la transcription de M. Benfey, pour éviter toute complication inutile.

(2) Voir *Or. und Occid.* I, 425.

perte étrange, cet effondrement sans exemple de *n*. De ce que le védique a le thème *mathâya*, *skabhâya*, *stabhâya*, et la lanque classique *mathnâ*, *skabhnâ*, *stabhnâ*, est-il nécessaire d'en conclure que les seconds proviennent des premiers? Est-ce que le sanskrit, le grec, le latin, tous les idiomes enfin, n'ont pas le droit, étant donné un verbe simple, de former son présent de manières multiples? Est-ce, par exemple, qu'avec la base *kr* le sanscrit ne dit point simultanément *karômi* et *karâmi*, avec *si*, *sinômi* et *sinâmi*, avec *dhu*, *dhunâmi*, *dhavâmi*, *dhuvâmi*, *dhunômi*?

10^e CLASSE : L'élément formatif est *aya*. La voyelle radicale se gune en certains cas.

Ainsi que je l'ai dit ci-dessus, sous la rubrique τ, l'élément causatif est non pas *aya*, mais bien *ya* secondaire, c'est-à-dire qu'à une forme déjà thématique, s'annexe *ya*, soit *bhar*, porter, soit le thème *bhar-a*, nous aurons *bhâr-a-ya-ti* (1), il fait porter. Après ce que j'ai dit, sous ma rubrique τ, quant à la formation des causatifs, je ne pense point qu'il soit nécessaire d'insister sur la dixième classe de la grammaire sanskrite. Il importe seulement de mettre l'analyste en garde contre une erreur qui se pourrait glisser à propos de l'examen des causatifs dont la part fondamentale prend fin en *m*, tels que *damayâmi*, causat. de *dam*, dompter; *tamayâmi*, de *tam*, être affligé, dépérir. Ce serait une grave erreur que de découper ces vocables en *ta-ma-yâ-mi*, *da-ma-yâ-mi*. En effet, la base est *tam*, pour *taw*, pour *tu*, et *dam*, pour *daw*, pour *du*. Le *a* qui suit ces *tam*, *dam*, et précède l'élément causal *ya*, n'est autre que l'élément dérivatif dont il a été question ci-dessus, et que nous avons reconnu dans *bhar-a-ti*, il porte, *sar-a-ti*, il avance, etc., donnant alors les thèmes *bhara*, *sara*- et

(1) Pour l'allongement de l'*a* voir ci-dessus en note.

autres, tout comme il donne ici les thèmes *tama-* (tam-a-), *dama-* (dam-a-). L'on peut se reporter d'ailleurs à ce que j'ai dit sous la rubrique x.

L'élément causal *ya* est le même que l'élément du passif : sk. *mî-ya-tê*, il est mesuré (*ma*), *kri-ya-tê*, il est fait (*kr*), puis *bôdha-ya-ti*, il éveille, il fait savoir, il rend instruit (*budh*), *jana-ya-ti*, il fait naître (*jan*). M. Schleicher revient par deux fois sur ce point dans les *Beitraege*, I, 498, III, 127. La notion causative est la première, et celle du passif en découle : « Ich lasse mich schlagen = ich werde geschlagen. » Peu importe que le *ya* soit l'élément pronominal relatif, ainsi que l'enseigne le professeur d'Iéna, ou l'élément verbal au sens de « tendre vers, aller, » comme il le faut sans doute admettre, et selon que l'avance M. von der Gabelentz au huitième volume des *Dissert. de la Société royale saxonne des Sciences*. Le lecteur peut consulter ici le § 154 de la *Kurze sanskrit-Gramm.* de M. Benfey.

Les considérations qui précèdent ont laissé voir combien peu de réalité avait ce que les Hindous appellent *racine*. J'entends la plupart de leurs racines, celles, par exemple, qui se terminent par une consonne, *stigh*, monter, *nij*, purifier, *pat*, être maître, *tan*, étendre, ou par une semi-consonne *div*, briller, *pûy*, se gâter, sentir mauvais. Dans la conjugaison, le dernier élément de ces différentes formes apparaît manifestement en tant que premier élément d'un suffixe dérivatif, faisant un nom avec le verbe simple, *ta-nu*, etc.

Il importe de remarquer en second lieu que ces prétendues racines ne sont même pas de nature à servir d'en-tête général à une famille de vocables : *tatas*, â, *am*, étendu, *tati-s*, extension, *ta-nu-s*, ténu, se rangeront bien sous un type TA, jamais sous un type *tan*.

De véritables racines sont bien celles qui se terminent dans

la classification indienne par une voyelle, *dâ*, donner, *si*, lier. *kr*, faire. Mais du moment que ces formes vraiment simples, vraiment verbales premières, portent la dénomination qu'affectent également ces imaginaires *stigh*, *krt*, *bhid*, la dénomination est manifestement fausse, soit d'un côté, soit de l'autre.

Or, de même que nous appelons *pronom simple* le type pronominal non soumis à la déclinaison, TA, KA, MA, pour quoi de même ne point qualifier *verbe simple* le pur type verbal TA, SI, I, non dérivé, non conjugué? La dénomination de *racine* ne s'appliquerait plus ainsi qu'à ces extractions de fantaisie, dénuées de toute réalité, et découpées dans les vocables d'une façon purement empirique par les grammairiens de l'Inde : racine TAN, racine STIGH, racine BHID.

En tout cas, leur emploi ne peut être que complètement conventionnel.

Un mot encore et je termine.

L'admission non raisonnée des racines indiennes amenait fatalement le développement exagéré du nombre de voyelles regardées comme de liaison. Accueillons, par exemple, en tant que réelle, la racine *jan*, engendrer, il nous faudra bien découper de la sorte le vocable *jan-i-tr*, et tenir l'*i* comme purement ligateur du suffixe à la racine : or la saine analyse donne sans nul doute *ja-ni-tr*. Il est vrai que nous avons *i* et non plus *a*, mais il n'y a là qu'une « schwaechung. » La parole tend à resserrer le plus possible, et de *ha-na-tr*, par exemple, elle ne se contentera pas de faire *ha-ni-tr*, elle arrivera à *hantr*, tueur.

A propos des voyelles de liaison en sanskrit, M. Schleicher, au *Compend.*, p. 34, après avoir analysé *svapimī*, *svap-i-mi*, c'est-à-dire après avoir vu ici dans *i* une voyelle de liaison, termine par la remarque que voici : « Si avec

« *svap-i-mi* pour **svap-mi*, et *a-svap-î-t* pour **a-svapt-*
« (première pers. sing. prés.; troisième sing. imparf.) un
« *svapâ-mi*, *a-svapa-t*, apparaît, il en faut simplement
« déduire que, selon qu'il arrive souvent, avec la souche du
« temps présent se terminant avec la racine, *svap-*, appa-
« raît une souche en *a*, à savoir *svapa-*. » Le savant lin-
guiste formule bien dans ces quelques lignes toute la théorie
indienne sur les racines. Mais, en fait, *svapmi* est pour
svapimi, lequel, par suite d'une « schwaechung » est lui-
même pour *svapâmi*.

ABEL HOVELACQUE.